Augusto Palabre. Avec un nom pareil, forcément, tout le monde se méfierait. Il a plutôt la tête de l'emploi. Taciturne et presque asocial. Bon, il faut bien se lier au genre humain, sinon on deviendrait fou n'est-ce pas ? Ce n'est pas ce que dirait son psychologue. Il n'est même pas capable de le guérir. Le guérir de ses pensées intrusives, de ses idées noires qui sont sa prison, mais aussi sa compagne. De compagne, il n'en a pas. Il aimerait, bien sûr, mais ça ne marche pas comme ça. Oh, on est mieux seul que mal accompagné. Il répète cela pendant qu'il arpente la ville. Cette ville qui l'a vu naître et qui le verra sans doute mourir. Augusto ne voyage pas ou ne voyage plus. La faute à ce satané accident qui a brisé sa vie.
Il était jeune, il venait de partir avec ses parents en Turquie. Il était heureux à ce moment-là, plein d'allégresse. Il avait insisté auprès de ses parents pour faire un tour en montgolfière. Ses parents étaient réticents, ils trouvaient que c'était dangereux. Mais Augusto n'avait pas une once de peur. C'était Sangoku ! Sa mère ayant le vertige, son père l'accompagna. Ils firent un tour avec le guide. Le ballon était rouge avec un liseré vert. Il semblait incandescent. C'était le soleil rouge de la planète Tatooine. Le jeune garçon était émerveillé. Quand, tout à coup, tout bascula. Le ballon semblait dériver soudainement. Il n'y avait plus de gaz pour alimenter le ballon en oxygène. Ils chutaient à une allure prodigieuse. Le ciel et la terre se mélangeaient, tout devenait flou, tout devenait blanc. Les couleurs n'existaient plus. Et le noir, longtemps, indéfiniment. Augusto tomba dans un profond coma qui dura des années. Son père ainsi que le guide moururent dans l'accident. Seul Augusto en réchappa. Mais que lui restait-il maintenant ? Une vie de cauchemars, de survie. Augusto grandit sans père, avec une mère dépressive, un pied dans l'outre-tombe. Il apprit plus tard que c'était une flèche tirée d'un tir à l'arc. Des gamins qui s'amusaient dans la plaine, en contrebas.

Il développa ainsi une aversion pour le monde et pour les ballons en tout genre. Mais bizarrement, il devient fasciné par le tir à l'arc. Il s'inscrit dans un centre à St Orens qu'il fréquente encore à l'heure actuelle. Son psychologue lui dirait certainement qu'il essaie de reproduire l'accident fatal pour reprendre le contrôle de sa vie. Mais ce sont des foutaises. Lui, ce qu'il aime, c'est apprendre à tirer et à montrer ses compétences à la fête foraine de Toulouse. Il vivota ensuite de boulot en boulot, jusqu'à trouver un travail de chauffeur pour le préfet. Ça lui convenait bien. Il était bien payé et ça arrivait qu'il ait des journées de libre. De plus, la vitesse, il aimait ça. Aller vite, toujours plus vite pour ressentir le frisson du danger, de l'existence. Il a aussi une voiture bien sûr, blanche, rutilante, pétaradante. Il a déjà eu des problèmes avec la police à cause d'excès de vitesse. La police ne sert à rien en tout cas. Ils ne sont même pas capables d'arrêter tous ces jeunes qui dealent et qui l'empêchent de dormir la nuit. C'est vrai qu'il dort peu et mal. Dès qu'il ferme les yeux la nuit, il revit l'accident, mélange de couleurs, fondu au noir puis blanc éclatant. Ça lui

arrive de croiser le maire Jean-Luc Moudenc au travail. Ce n'est pas une personne qu'il porte dans son cœur. Tous ces bourgeois autour de lui l'écœurent. Il fréquente parfois une femme qu'il a connue dans sa jeunesse. C'est la fille d'une amie à sa mère, elle est plus âgée que lui. Mais l'âge n'a pas d'importance lorsque l'on a une vie entrecoupée. Il aime bien l'amener à la fête foraine et montrer ses talents. À part ça, il fréquente le quartier du Mirail. Il s'y promène souvent. Il va à la piscine et à la médiathèque qu'il fréquente de temps en temps. Il a lu certains des livres de Benoît Séverac, c'est un auteur qu'il aime bien. Il va d'ailleurs venir pour un festival apparemment. Mais ça ne l'intéresse pas, l'art de manière générale, est futile.
Christelle, son amie, est une artiste. Il ne comprend pas sa passion. Elle dit souvent qu'elle est amoureuse de la photographie qu'elle exerce. Il ne comprend pas. Des fois, il se dit qu'il aimerait aller plus loin avec elle, mais il n'ose pas. Peut-être a-t-il des sentiments pour elle, il ne sait pas trop. Christelle est solaire, lumineuse, tandis qu'Augusto est sombre, taciturne. Ce serait un couple mal assorti.

Augusto a pris l'habitude de fréquenter la piscine au centre culturel Alban Minville. Il se rappelle que la construction a eu lieu en 1976. Le jour du vol, le vendredi 4 octobre, il est sorti plus tôt du travail. Le préfet avait des rendez-vous dans la région lyonnaise, il n'avait donc plus besoin de lui pour le conduire en ville. Il se rendit à la piscine à 12h, resta une heure et fit quelques longueurs. Il sortit de la piscine, se changea et traversa le hall du centre culturel. Son regard se porta sur les photographies exposées. Quand, tout à coup, son corps se figea. Il tomba sur la photographie d'une montgolfière rouge avec des liserés verts. La montgolfière semblait flotter dans les airs devant un ciel rempli de nuages blancs. La photo était belle, elle avait capté un moment hors du temps, entre le ciel et la terre. C'était sa photo, son moment, son cauchemar.

Augusto était tétanisé par cette apparition. Il regarda en bas de la photo exposée et lu le nom de l'artiste. C'était Christelle Camus. Augusto ne comprenait pas comment cela était possible. Il fut pris d'une colère sourde et soudaine. Son corps tremblait et ses mains s'agitèrent frénétiquement. Il voulait détruire cette photo, ce cauchemar ambulant. Comment avait-elle pu lui faire ça, à lui, son ami. Comment savait-elle ? Il n'en avait jamais parlé à personne, sauf son psy. Peut-être que sa mère en avait parlé ? C'était peut-être un cliché de sa mère que Christelle avait volé. Il ne voyait pas d'autres explications et il ne voulait pas en chercher d'autres. Ses idées se bousculaient, le tétaniser, l'empêcher d'agir. Et d'un coup, sa main se leva mue d'un mouvement inconscient, elle se dirigea vers la photo, qu'il arracha d'un geste brusque du mur. Il s'enfuit d'un coup du centre, son cauchemar sous le bras. Il courut dans le parc attenant, ne sachant où aller et que faire. Il courut jusqu'à être épuisé et s'effondra sur un banc.

À son réveil, il était perdu, ne sachant ce qu'il faisait là. Il regardait autour de lui hébété quand une femme l'appela par son prénom. C'était une femme appelée Patricia, très investie dans le quartier. Ils échangèrent des banalités, mais Augusto ne pouvait cacher indéfiniment son désarroi. De plus, Patricia commençait à le regarder bizarrement. Il partit dès qu'il put et rentra chez lui au Tintoret. Il referma la porte de son appartement et sortit la photo de sa poche. Elle était légèrement froissée, mais elle était bien là. Elle semblait lui brûler la paume de la main, comme si elle était diabolique. Il voulut la brûler sur le champ, mais il se calma. Ce n'était pas cette photo qui était son cauchemar, mais Cristelle qui avait osé le trahir. C'était elle qui avait exposé sa souffrance au monde entier et elle allait le payer très bientôt.

C'était ce à quoi il pensait pendant que ces minables inspecteurs étaient en train de l'interroger sur le centre culturel. Il n'avait que faire de ces accusations, de ce vol. Maintenant, il avait un but dans l'existence. Il connaissait l'origine de son cauchemar. Il avait bientôt rendez-vous à la fête foraine avec Christelle et qui sait, un accident peut très bien arriver, n'est-ce pas…

Myriam Nouisser